DISCOURS

Prononcé le 24 juillet 1862

SUR LA TOMBE DE M. GENOD

Membre de l'Académie,

PAR M. LE DOCTEUR FRAISSE,

Secrétaire général de la classe des lettres.

MESSIEURS,

Il y a un an à peine, l'Académie ouvrait son sein à un artiste que l'opinion publique désignait depuis longtemps à ses suffrages. En l'appelant à prendre place dans sa section des beaux-arts, la Compagnie couronnait en lui un des représentants les plus accrédités de l'Ecole lyonnaise, le peintre ingénieux et vrai des scènes de famille, celui que la critique, dans ses jours d'heureuse inspiration, surnomma si souvent le Greuze lyonnais.

Cet artiste, alors encore plein de vie et de force, était Michel-Philibert Genod.

Doué d'une de ces organisations qui semblent défier la maladie et la vieillesse, parvenu enfin au but de sa modeste ambition, tout présageait encore à notre confrère de longues et heureuses années. Mais ses jours étaient comptés : il devait suivre de près, au tombeau, Vibert et Bonnefond, ses amis, frappés dans la maturité de leur talent ; Saint-Jean, enlevé-

dans tout l'éclat de sa gloire. Comme eux, comme ces éminents artistes dont nous portons encore le deuil, la mort devait l'atteindre, avant qu'il eût fini sa journée.

Michel Genod eut, de son vivant, les honneurs de la biographie. Léon Boitel, cet autre artiste par l'esprit et par le cœur, a raconté, dans des pages charmantes, la vie de l'homme et celle du peintre. Il nous l'a montré enfant, oubliant les jeux de son âge pour se livrer tout entier à sa vocation naissante; puis, par des ébauches remarquables de hardiesse, attirant la bienveillante attention d'un amateur de notre ville, auquel il dut son entrée à l'Ecole des beaux-arts.

Admis, presque enfant encore, dans la classe du professeur Pierre Révoil, qui le prit en amitié, il fut bientôt un des meilleurs élèves de ce maître habile. Aucun succès ne manqua à ses débuts; il ne quitta l'Ecole qu'au jour où elle n'eut plus de couronnes à lui offrir.

La jeunesse de Michel Genod fut heureuse comme son enfance; elle s'écoula entre un père et une mère, aimant leur fils autant qu'ils en étaient aimés, contents du sort modeste que leur faisait le travail, et portant gaîment l'existence, sans regarder au-dessus d'eux.

C'est là, c'est dans ce milieu où les douces émotions avaient seules accès, que se développa chez l'artiste ce penchant qui le conduisit d'abord et le ramena toujours à retracer les scènes de la vie de famille. Ses premiers tableaux, en effet, et les meilleurs, ceux qui ont fait sa réputation, représentent tous des sujets puisés à la même source, c'est-à-dire dans les plus doux sentiments du cœur humain.

Ce fut en 1819 que Genod exposa, pour la première fois, à Paris. Ce début fut un triomphe. Ses deux tableaux, la *Bonne mère* et l'*Enfant malade*, furent achetés par le duc de Berry. C'est devant ce dernier tableau que Louis XVIII

dit au peintre : « Vous parlez aux yeux, mais vous parlez « surtout au cœur. »

A la suite de cette Exposition, il reçut la grande médaille d'or. Il avait été question de le décorer : on le trouva trop jeune : né en 1796, il n'avait encore que vingt-cinq ans.

Chaque Exposition nouvelle ramenait pour le laborieux artiste un nouveau succès.

En 1821, le *Mariage bressan*, acheté par le roi Louis XVIII, fut placé au Luxembourg, où l'on voit aussi le *Moine des Pyrénées*, acquis en 1825 par le roi Charles X.

Le *Berceau vide*, les *Adieux du Soldat*, l'*Amour et Psyché*, le *Chasseur qui a blessé son chien*, le *Phidias du canton de Berne*, le *Retour des Champs*, telle est la nomenclature des toiles, toutes honorablement placées, par lesquelles Genod soutint et accrut sa réputation, aux Expositions de Paris, de 1823 à 1829.

A cette dernière époque, notre ville recevait en don du roi Louis-Philippe la *Fête du vieux Grand-Père*, aujourd'hui au Musée des peintres lyonnais, belle et touchante page devant laquelle la foule des visiteurs s'arrête chaque jour avec émotion.

Saint Laurent et les richesses de l'Eglise, tableau commandé par la municipalité lyonnaise, eut aussi les honneurs de l'Exposition en 1848.

D'autres œuvres figurèrent successivement aux Expositions de la Société des Amis-des-Arts de notre ville, ce sont : le *Mauvais propriétaire*, la *Mère mourante*, les *Petits Partageux*, le *Jour des Cendres*, *Patrie et Famille*, les *Suites de la guerre civile*, la *Réunion de l'Eglise grecque et de l'Eglise romaine*, le *Prisonnier d'Etat sous Louis XIII*.

Genod aborda aussi la peinture religieuse : plusieurs de ses tableaux contribuent à l'ornement de nos églises.

Le tableau de la *Cinquantaine*, admis à l'exposition

universelle de 1855, valut enfin à son auteur, qui pouvait se croire oublié, la distinction la plus enviée des artistes, la seule qu'il n'eût pas obtenue encore, la croix de la Légion-d'Honneur. Cet acte de tardive justice fut salué de l'approbation générale.

Son dernier tableau, daté de 1857, représentant un *Episode de l'inondation des Brotteaux en* 1856, fut acheté par l'Empereur et se voit aujourd'hui dans la galerie des peintres lyonnais.

Si cette page n'ajouta rien à la réputation du peintre, elle témoigna du moins qu'il était resté fidèle aux inspirations de toute sa vie, et que, comme le disait si bien son biographe, de tous nos peintres, il est bien celui qui a toujours mis le plus son pinceau au service de son cœur.

Nommé professeur à l'Ecole des beaux-arts en 1839, il en remplit les fonctions avec un zèle et un dévouement restés sans défaillance jusqu'à la veille de sa mort. Ses élèves, qu'il aimait comme un père, se souviendront longtemps de ses dernières apparitions à l'Ecole, où il arrivait chancelant, exténué, comme pour leur enseigner la loi du devoir par ce suprême exemple.

Genod ne connut jamais l'envie ; l'envie était pour lui le *mauvais génie de la terre*. Serviable et bon pour tous, il était aimé de tous. « Nul, a dit Boitel, n'apportait dans ses « relations plus de philosophie et de gaîté, plus d'esprit et « d'enjouement, plus de franchise et de cœur. »

J'ajouterai que la maison de Socrate eût été trop étroite pour lui, si nombreux étaient les amis sincères et dévoués qui se pressaient autour de cet excellent homme.

Enfant du peuple, né à une époque où l'instruction faisait défaut même aux fils des plus riches, Genod, heureusement doué, devina ce qu'il n'avait pu apprendre, et jamais il ne se trouva au-dessous de la position qu'il avait conquise.

Conteur aimable, ses amis garderont le souvenir de ses piquantes causeries, que n'assaisonnait jamais le sel malsain de la médisance. Sa verve d'artiste, dont il réservait les manifestations joyeuses pour l'intimité, aura laissé des traces qui ne se perdront pas, nous devons l'espérer; recueillies par une main amie, elles révèleront une face nouvelle de cet esprit primesautier dont le fond semblait inépuisable.

Mais je m'arrête, Messieurs; cette tombe, encore ouverte, attend d'autres hommages. Organe de l'Académie, j'ai voulu vous donner la mesure de ses regrets, en vous rappelant ce que fut par le cœur, par l'esprit, par le talent, l'ami, le confrère, l'artiste que nous avons perdu. Puisse l'expression de notre commune douleur apporter quelque consolation à sa famille si cruellement frappée dans celui qui fut tout à la fois son soutien, sa joie et son orgueil!



Lyon,—Typ. d'A. Vingtrinier.



